CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse de Lyon, le 25 mai 2026. « Ima » de Sharon EYAL & « Cold Song » de Marcos MORAU par la GöteborgsOperans Danskompani

La *GöteborgsOperans Danskompan*i, de retour à la Maison de la Danse de Lyon, offre un double programme d'une incroyable intensité, confiant ses interprètes exceptionnels à deux des chorégraphes les plus en vue de la scène contemporaine : l'israélienne Sharon Eyal et le catalan Marcos Morau. Deux univers radicalement différents, deux esthétiques puissantes, qui se répondent et se complètent cependant dans une soirée particulièrement marquante. L'engagement physique des danseurs suédois, leur technicité ahurissante et leur capacité à incarner des mondes aussi opposés forcent le respect et l'admiration.

Avec *ima*, la chorégraphe israélienne **Sharon Eyal** plonge le public dans une expérience sensorielle unique, presque hypnotique. Dès l'ouverture, les interprètes, vêtus de ces fameux académiques beiges transparents conçus par **Maria Grazia Chiuri** pour Dior, apparaissent comme des êtres nus, vêtus d'une seconde peau qui souligne chaque muscle, chaque frémissement. La danse se fait alors viscérale, organique, une

succession d’ondulations étranges et sensuelles qui semblent traverser les corps de l’intérieur.

Ce qui frappe d’emblée, c’est la précision chirurgicale des mouvements, alliée à une énergie presque excessive. Les danseurs de la ***GöteborgsOperans Danskompani*** s’engagent dans une performance physique extrême, où chaque geste semble pulsé par une musique interne, un rythme sourd qui ne laisse aucun répit. La compagnie suédoise maîtrise à la perfection ce langage si particulier, fait de contractions, de vibrations et de suspensions, portant la signature d’Eyal à un niveau de maîtrise impressionnant. Le public est saisi, littéralement happé par cette transe collective qui se déploie sous ses yeux, dans une atmosphère à la fois intime et dévastatrice.



Après l’envolée sensuelle d’*ima*, **Marcos Morau** signe avec *Cold Song* une

plongée vertigineuse dans son univers déroutant. La scénographie de **Max Glaenzel Ribas** impose d'emblée sa présence : une estrade de tuyaux noirs aux compartiments mystérieux, dressée sur un plateau en noir et blanc, évoque un futur dystopique hanté par les vestiges du passé. Sur ce décor, des créatures aux yeux rougis, au teint pâle, errent comme des zombies sortis d'une société bien ordonnée. Le chorégraphe catalan, qui nourrit son travail d'une esthétique surréaliste et d'un humour grinçant, pousse l'exercice jusqu'à la déconstruction des corps. Ses interprètes deviennent des pantins désarticulés, animés de spasmes, pivotant tête et membres à des angles inhumains, se contorsionnant sans fin. La gestuelle explose dans une virtuosité impressionnante, où la maîtrise technique le dispute à une forme de folie douce. On pense à une bande de chats, aux aguets, réagissant aux moindres sons, avec une agilité et une énergie débordantes.



Mais Morau ne se contente pas d'une démonstration de force. Il convoque l'opéra de **Henry Purcell**, *King Arthur*, pour instaurer un dialogue étrange entre ces êtres dépossédés et les réminiscences d'un temps révolu. Il tourne en dérision les figures du pouvoir, s'interroge sur la nature humaine et laisse planer une noirceur saisissante, tempérée par des éclats d'humour. Les lumières de **David Stokholm** découpe les tableaux avec une précision remarquable, soulignant l'étrangeté des corps et la puissance visuelle de cette pièce sans répit.

Mais ce qui rend cette soirée exceptionnelle, c'est l'incroyable plasticité de la *GöteborgsOperans Danskompani,* capable de passer de la transe sensuelle et organique d'Eyal à la gestuelle mécanique et surréaliste de Morau, démontrant une polyvalence et un engagement physique hors du commun. **Marcos Morau**, qui n'a pas lui-même été danseur, semble trouver avec ces interprètes un terrain de jeu idéal pour exprimer toute l'étendue de son imaginaire. *Cold Song*, piéce présentée pour la première fois en France, confirme le statut de Morau comme l'un des chorégraphes les plus inventifs de sa génération. Son univers à la croisée du sacré et du profane, du passé et du futur, fascine autant qu'il déstabilise. À ses côtés, **Sharon Eyal** continue d'explorer les abysses du corps humain avec une intensité rare. Le double programme présenté à la **Maison de la Danse** restera comme l'un des temps forts de la saison culturelle lyonnaise, une célébration de la danse dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus viscéral.



CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse de Lyon, le 25 mai 2026. Sharon EYAL : « Ima » / Marcos MORAU : « Cold Song » par la GöteborgsOperans Danskompani. Crédit photographique (c) Tilo Stengel

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 27 janvier

2026. « Midi-Minuit » par Thierry MALANDAIN et le Malandain Ballet Biarritz

Hier 27 janvier (et jusqu'au au 4 février), la Maison de la Danse de Lyon a accueilli l'un de ses fidèles les plus chers pour une soirée d'adieu placée sous le signe de l'excellence et de l'émotion. Avec *Midi-Minuit*, Thierry Malandain et son *Malandain Ballet Biarritz* ont offert un programme somptueux, véritable voyage dans le temps et dans l'âme d'un chorégraphe qui a su réinventer le langage classique.

Ce spectacle en trois actes est un cadeau fait au public lyonnais. Il retrace avec élégance trente années de carrière d'un maître du néo-classique, qui puisera jusqu'au bout dans l'héritage du ballet pour le projeter vers une modernité lumineuse. La complicité entre la compagnie et la Maison de la Danse est palpable, rendant cette série de représentations particulièrement vibrante. Le voyage commence à *Midi pile*, sur le *Concerto pour deux pianos en ré mineur* de **Francis Poulenc**. C'est un véritable éclat de joie qui irradie la scène. Les danseurs jaillissent d'un rideau de lattes argentées, bras tendus à l'horizontale, et insufflent à l'espace une légèreté enivrante. Ce ballet, créé en 1995, conserve une fraîcheur et une vitalité intemporelles. On est happé par la précision des ensembles, la beauté des lignes et ce dialogue jubilatoire entre la danse, ludique et virtuose, et la musique de Poulenc. C'est un hommage au soleil, à la jeunesse, à l'énergie créatrice pure.

La seconde partie change radicalement d’atmosphère avec *Le Boléro* de **Maurice Ravel.** Là où d’autres chorégraphes ont exploré la dimension érotique de cette musique obsédante, **Thierry Malandain** en propose une lecture plus conceptuelle, axée sur la question de la liberté. Dans un espace scénique réduit et confiné, douze danseurs sont comme enfermés dans un carré de lumière. Leurs gestes sont mécaniques, hypnotiques, scandant la montée inexorable de l’orchestre. La raideur des corps, la répétition implacable des motifs, tout contribue à créer une tension insoutenable. Le final, où les interprètes s’échappent de leur prison lumineuse pour se retrouver prisonniers de la scène, produit un effet saisissant. Cette vision puissante et dépouillée marque les esprits par son intensité et son originalité.



Enfin, la soirée s’achève sur une création, *Minuit et demi, ou*

le cœur mystérieux, qui est aussi un ultime chef-d'œuvre. Sur des *Mélodies* de **Camille Saint-Saëns**, le ballet explore la face cachée de l'art de Malandain. Vêtus de grands manteaux noirs pour la célèbre *Danse macabre*, les danseurs évoluent d'abord dans une atmosphère crépusculaire, presque liturgique. Puis, au fil des mélodies, la palette s'éclaire, les manteaux tombent pour révéler des justaucorps bleu ciel qui transforment la nuit en une aube poétique. C'est une pièce d'une magnifique subtilité, qui alterne pas de deux intimes, quatuors ciselés et grands ensembles lyriques. L'on pense parfois à la rigueur brio d'un Forsythe, mais l'âme du ballet, sa ligne pure et sa générosité, reste profondément *malandainienne.*

Avec *Midi-Minuit*, **Thierry Malandain** signe un adieu mémorable à la **Maison de la Danse.** Ce triptyque est comme une déclaration d'amour à la danse classique, à la musique française et au public lyonnais. La compagnie, par sa cohésion et sa virtuosité, porte avec un bonheur contagieux la vision humaniste et exigeante de son directeur. Un spectacle inoubliable, qui confirme la place unique du ***Malandain Ballet Biarritz*** dans le paysage chorégraphique français.



CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 27 janvier 2026. « Midi-Minuit » par Thierry MALANDAIN et le Malandain Ballet Biarritz. Crédit photographique (c) Olivier Houaix

CRITIQUE, festival. LYON, 21ème Biennale de la Danse de

Lyon (TNP), le 10 septembre 2025. Eszter SALAMON : « MONUMENT 0.10: The Living Monument » (par la Compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège)

Après le triptyque féminin composée par De Keersmaeker / Dassy / Andreou (en collaboration avec l'Opéra de Lyon), c'est au TNP de Villeurbanne que se poursuit la 21e Biennale de la Danse de Lyon, avec la dernière pièce (« *MONUMENT 0.10*: *The Living Monumen*t«) de la singulière chorégraphe et artiste visuelle Hongroise Eszter Salamon. Basée entre Berlin et Paris, elle explore depuis 2014 une série de travaux intitulée « *MONUMENT* », interrogeant la notion de monument comme espace de résistance à l'oubli et à l'exclusion. Cette série, composée d'œuvres numérotées en dessous du seuil de 1, se conçoit comme une anti-mémoire : non pas une célébration figée du passé, mais une réactivation poétique et critique de l'histoire à travers le corps, la voix et l'imaginaire. Ses monuments sont temporels, performatifs et émancipateurs, refusant l'amnésie collective en tissant des liens entre passé, présent et futur. Par exemple, "*MONUMENT 0 : Hanté*

***par les guerres (1913-2013)*”** **revisite les danses de résistance de zones conflictuelles , tandis que *“MONUMENT 0.5 : Le Monument Valeska Gert”* réinvente l’héritage d’une artiste avant-gardiste oubliée.**

La Série « *MONUMENT* » par Eszter Salamon : une Archéologie Chorégraphique

Salamon aborde le monument comme un processus dynamique en déconstruisant les récits dominants ; en puisant dans des archives marginalisées (danses folkloriques, voix opprimées, artistes méconnus), elle crée des narrations trans-historiques où la fiction complète les lacunes de l’histoire. Les performeurs deviennent des médiums transformant traces et fragments en paysages sensoriels, où le mouvement et la voix fusionnent pour incarner des mémoires multiples. Contrairement aux monuments traditionnels, qui fossilisent l’histoire, ses œuvres sont des espaces ouverts où le public est invité à imaginer et à ressentir, plutôt qu’à commémorer.

Créée en 2022 avec la **Compagnie nationale norvégienne de danse contemporaine** (*Carte Blanche*), cette pièce plonge le public dans un univers onirique où la couleur, le mouvement ralenti et la musique de **Carmen Villain** génèrent une expérience méditative unique. Le spectacle déploie une série de 11 tableaux vibrants, chacun dominé par une couleur spécifique. Ces paysages chromatiques évoluent lentement, passant du noir profond à des teintes vives, créant une progression hypnotique qui invite à la introspection.

Les corps des danseurs, couverts de textiles scintillants, de cuir et de masques, se fondent avec des objets et des tissus pour former des sculptures vivantes. Ces formes hybrides

(végétales, minérales ou anthropomorphiques) semblent issues de rituels futurs ou de civilisations disparues. La chorégraphie, basée sur une extrême lenteur, défie la perception du temps. Les gestes microscopiques des performeurs—frôlements, contractions infimes—créent une musique interne où le silence et le bruissement des matériaux deviennent partition.

La compositrice norvégienne Carmen Villain tisse une bande-son immersive mêlant chants, sons naturels et instruments acoustiques. Inspirée de traditions musicales diverses (comme le folklore nordique ou les compositions d'Eivør Pálsdóttir), sa musique amplifie l'aspect sensoriel des tableaux, guidant le public entre rêve et cauchemar. Les voix des danseurs, tantôt murmurées, tantôt chantées, ajoutent une dimension polyphonique qui évoque des mémoires collectives enfouies.

Salamon applique ici le principe de recyclage artistique : les matériaux (tissus, voix, gestes) sont sans cesse réutilisés et reconfigurés pour former de nouveaux environnements. Cette approche éco-responsable symbolise la capacité de la mémoire à se transformer sans s'épuiser. Le monument devient ainsi un organisme vivant, en perpétuelle régénération.

En fusionnant danse, arts visuels et musique, Salamon offre une expérience sensorielle qui questionne notre rapport au temps, à l'histoire et à la mémoire. Dans un monde accéléré, cette œuvre rappelle que la résistance peut aussi être poétique – et que les monuments les plus durables sont ceux qui respirent, changent et nous enlacent dans leur étreinte vibrante…

La **21e Biennale de Danse de Lyon** se poursuit **jusqu'au 28 septembre** dans toute l'agglomération lyonnaise : plus d'info ici !



CRITIQUE, festival. LYON, 21e Biennale de Danse de Lyon (TNP de Villeurbanne), le 10 septembre 2025. Eszter SALAMON : « *MONUMENT 0.10: The Living Monument* » (par la Compagnie nationale de danse contemporaine de Norvège). Crédit photographique (c) Droits Réservés

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 5 novembre 2024. « DEEP RIVER » par le Alonzo King LINES Ballet

Avec ce spectacle chorégraphique, le public de la Maison de la Danse de Lyon a vécu une expérience intérieure, presque mystique, ce 5 novembre 2024, à l'occasion de la première lyonnaise de *Deep River*, la nouvelle création du Alonzo King LINES Ballet. Après sept ans d'absence, le chorégraphe américain a fait un retour triomphal, offrant une œuvre d'une beauté saisissante, à la croisée du ballet classique et de la modernité la plus audacieuse. Le spectacle s'est achevé sous une *standing ovation,* saluant la grâce et l'intensité d'une traversée chorégraphique inoubliable.

Conçue pendant les années noires de la pandémie, *Deep River* puise sa source dans des lieux insolites, du désert de l'Arizona aux rives du *Golden Gate* à San Francisco. Cette création est une lettre d'amour adressée à une humanité meurtrie, une invitation à garder espoir face à l'adversité. Le chorégraphe lui-même confie que la pièce parle de la manière de surmonter les obstacles, de cette résilience qui nous pousse à nous réinventer pour traverser les épreuves, un peu comme lorsque la naissance d'un enfant nous oblige à changer. Ce message de paix et de tolérance résonne avec une force particulière, comme un baume sur les plaies d'un monde en souffrance.



Sur scène, les douze interprètes, silhouettes longilignes aux costumes aux tons de terre et d’ocre, déploient une gestuelle d’une pureté rare. La chorégraphie d’**Alonzo King** est un véritable fleuve de mouvements, où les corps s’entrelacent, se séparent et se retrouvent dans un flux perpétuel. Ce qui frappe, c’est cette qualité de *flow* unique : les danseurs tournent, s’étirent, se tordent avec une fluidité presque hypnotique, portés par un courant invisible. La technique du ballet classique atteint ici son paroxysme, sublimée par des recherches contemporaines sur le déséquilibre et la liberté du torse. L’unisson, chez King, n’est pas une mécanique militaire, mais une expérience sensible où chaque danseur, tout en exécutant les mêmes pas, imprime sa propre vibration, créant un effet de flou lumineux et organique d’une grande humanité.

La force de *Deep River* réside aussi dans sa bande-son exceptionnelle, un *patchwork* de traditions spirituelles noires américaines et juives. On y entend le « *Kaddisch* » de Ravel, empreint de mélancolie, les chants dévotionnels du poète

indien **Kamalakanta Bhattacharya**, ou encore l'hymne « *Lift Every Voice and Sing* ». La musique est portée par deux artistes de génie : le pianiste **Jason Mora**n, dont les compositions *jazzy se* mêlent à des nappes ambient, et la chanteuse **Lisa Fischer**, dont la voix puissante et vibrante semble caresser les âmes.

La pièce est traversée par une multitude d'états émotionnels. Après un solo poignant de **Theo Duff-Gran**t, le « *Laughing Pas* » offre un contrepoint hilarant et absurde, où un duo explose de rire, apportant une bouffée de légèreté bienvenue. Le soliste **Babatunji**, sur « *Lift Every Voice and Sing* », est époustouflant : il explose dans tous les sens, marche sur les mains, semble défier l'apesanteur, incarnant à lui seul la volonté de triompher de l'adversité. Enfin, le duo final, « *Epilogue Pas* », confié à la lumineuse **Adji Cissoko** et à **Shuaib Elhassan**, clôt la soirée sur une note de plénitude et de réconciliation, comme une promesse de traversée vers l'autre rive.



Deep River est une œuvre d'une intelligence chorégraphique

extraordinaire, où chaque geste semble porté par une intention spirituelle. **Alonzo King**, que William Forsythe qualifie de « *l'un des rares véritables* Ballet Master *de notre temps* », signe ici une pièce majeure, un voyage initiatique qui célèbre la beauté et la diversité culturelle pour mieux exalter la résilience humaine. La **Maison de la Danse de Lyon**, toujours à l'affût des grandes signatures, nous offre avec ce spectacle un moment de grâce absolue, confirmant que cet artiste visionnaire demeure une figure incontournable de la scène chorégraphique mondiale.

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 5 novembre 2024. « DEEP RIVER » par le Alonzo King LINES Ballet. Crédit photographique (c) Crédit photo (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 24 novembre 2023. « For M.G. : The movie » et « Working Title »

de Trisha BROWN et « In the fall » de Noé SOULIER par la TRISHA BROWN DANCE COMPANY

La célèbre *Trisha Brown Dance Company* était de passage à la Maison de la Danse de Lyon, ce 24 novembre 2023, avec un programme audacieux mêlant deux pièces historiques de la chorégraphe américaine – *Working Title* et *For M.G. : The Movie* – et une création mondiale signée Noé Soulier, *In the Fall*. Une rencontre entre deux écritures, deux époques, portée par des interprètes exceptionnels.

Pour la première fois de son histoire, la compagnie fondée par **Trisha Brown** a invité un chorégraphe extérieur à créer pour ses danseurs. Ce geste, à lui seul, dit l'importance du moment : confier à **Noé Soulier**, figure majeure de la scène contemporaine française et directeur du Cndc d'Angers, le soin de dialoguer avec l'œuvre de la pionnière de la *post-modern dance*. Noé Soulier ne s'est pas contenté d'un hommage convenu. Il a plongé dans la matière vivante de la compagnie, s'imprégnant de ce que l'on pourrait appeler l'archive charnelle des interprètes, pour *In the Fall*. Cette pièce, dont le titre évoque à la fois la saison et l'acte de choir, explore avec une maîtrise confondante le jeu des équilibres et des déséquilibres. Les danseurs, saisis dans une lumière de clair-obscur, semblent défier la gravité, le corps s'étirant jusqu'aux confins de la chute avant de se relever. La musique linéaire de **Florian Hecker** renforce ce sentiment d'un mouvement perpétuel, presque en apesanteur, où chaque geste naît d'une énergie intérieure, d'un transfert de poids subtil.

C’est une chorégraphie qui s’inscrit avec puissance et grâce dans l’histoire de la danse.

Après cette ouverture introspective, *Working Title*, pièce emblématique de **Trisha Brown** datée de 1985, agit comme un véritable souffle de vie. Les danseurs, vêtus de costumes colorés aux accents seventies, envahissent l’espace dans une série de courses, de sauts et de variations joyeuses. Trisha Brown s’est inspirée ici de la course folle de l’enfance, de cette liberté à traverser la forêt en choisissant à chaque instant où poser le pied. Sur scène, cette idée se traduit par une énergie collective et communicative, un flot ininterrompu de gestes asymétriques et imprévisibles. Les corps se répondent, s’attirent, se séduisent dans une intelligence collective qui fait de cette pièce un moment lumineux, porté par la musique enlevée de **Peter Zummo.**



Le ton change radicalement avec *For M.G. : The Movie*, créé en 1991 en hommage à Michel Guy, fondateur du Festival d’Automne et soutien indéfectible de la chorégraphe. La pièce baigne dans une atmosphère mélancolique, presque funèbre. Dès

l’ouverture, une image forte : un couple dos au public, dont l’homme restera figé, statue énigmatique, tout au long de la pièce. Autour de lui, les danseurs évoluent comme des figures flottantes dans un clair-obscur, traversant l’espace en courses silencieuses ou en séquences complexes.

Trisha Brown évoquait elle-même l’idée d’une « *fabrication d’un personnage qui se matérialise sur scène* », comme au cinéma, sans que l’on en voie la mécanique. La gestuelle, dépouillée, semble suspendue entre deux mondes. Les bruits de la ville – portes qui claquent, canette qui roule – font irruption dans la partition sonore d’**Alvin Curran**, ancrant cette méditation sur le temps et la perte dans une réalité tangible . Une œuvre aussi déroutante que fascinante, qui ne livre ses secrets qu’au prix d’une attention soutenue.

Le pari de cette soirée était osé : faire dialoguer la radicalité post-moderne de **Trisha Brown** avec la recherche contemporaine de **Noé Soulier.** Il est brillamment réussi. La soirée témoigne d’une filiation féconde, d’un héritage qui n’est pas un musée mais un terrain de jeu pour de nouvelles explorations. La direction artistique de **Carolyn Lucas**, ancienne danseuse de la compagnie, assure une transmission fidèle, tandis que le regard de Noé Soulier, par *In the Fall*, réaffirme la vitalité de cet héritage, revisité par une écriture précise et sensible. Les interprètes – **Christian Allen, Cecily Campbell, Burr Johnson, Lindsey Jones, Catherine Kirk, Patrick Needham, Jennifer Payán** et **Spencer Weidie** – sont éblouissants, passant avec une aisance déconcertante de la course endiablée de *Working Title* à la lenteur méditative de *For M.G.*, en passant par les défis d’équilibre d’*In the Fall*. Leur présence scénique, leur engagement total, font de ce triptyque une expérience intense.

Cette soirée, à la **Maison de la Danse de Lyon** comme lors de sa tournée dans toute la France, restera comme un moment fort de la saison, une célébration de l’art de la danse dans ce qu’il a de plus exigeant et de plus émouvant. Un programme qui, à

n’en pas douter, continuera à faire date dans l’histoire de la compagnie et de la danse contemporaine.



CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 24 novembre 2023. « »For M.G. : the movie » et « Working Title » de Trisha BROWN et « In the fall » de Noé SOULIER par la TRISHA BROWN DANCE COMPANY. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève

C’est une question qui nous habite tous, en silence, presque chaque jour : comment garder le cap quand les repères s’effacent ? Si chacun y répond à sa manière, Sidi Larbi Cherkaoui propose, avec *Ukiyo-e*, une piste résolument collective. Pour sa première création à la tête du Ballet du Grand Théâtre de Genève, le chorégraphe belge puise dans l’esthétique des estampes japonaises, ce fameux « *monde flottant* », pour livrer une œuvre d’une formidable densité. Donnée deux jours après le spectacle d’ouverture (« *Mycellium* » par Christos Papadopoulos) de la 20e Biennale de la Danse de Lyon, la pièce a immédiatement capté notre attention par son ambition autant que par sa maîtrise.

Le plateau dévoile un univers visuel renversant : des structures d’escaliers mouvants, gigantesques et légèrement inquiétants, se déplacent, se segmentent, se recomposent sans fin. Ces architectures instables, qui évoquent tour à tour des échafaudages urbains ou des rêves géométriques, imposent aux

interprètes une relation au corps et à l’espace d’une exigence folle. On y voit des danseurs gravir des pentes abruptes, s’y agripper, s’y effondrer ou au contraire s’y élever avec une grâce désarmante : un décor qui est à la fois l’adversaire, le partenaire, le miroir d’un monde où tout bouge, où rien ne se fixe.

Face à ce labyrinthe en perpétuel mouvement, les 22 danseurs du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** déploient une palette gestuelle éblouissante. Le langage chorégraphique de **Sidi Larbi Cherkaoui**, fidèle à sa réputation, mêle avec une fluidité hypnotique des influences multiples – lignes épurées de la danse contemporaine, ondulations du *hip-hop*, rigueur presque martiale des arts martiaux, et cette *organicité* si particulière qui fait sa signature. Chaque corps semble chercher son équilibre, non pas seul, mais dans le rapport à l’autre : on s’attire, on se retient, on se porte, on se lâche. Cette dynamique de groupe, tantôt solidaire, tantôt chaotique, dessine en creux une réflexion puissante sur ce qui nous relie quand tout nous sépare.



La bande-son, elle, ajoute une couche d’émotion vertigineuse. Les cordes – violon, alto, violoncelle – tissent une trame lyrique et vibrante, tandis que les percussions électroniques et les instruments traditionnels japonais, comme le *shinobue* ou le *kokyu*, injectent une énergie tantôt méditative, tantôt presque tribale. Ce dialogue entre l’acoustique et le numérique, entre l’Orient et l’Occident, entre le souffle et le rythme, colle à la peau des danseurs et amplifie chaque geste. Les lumières, jouant avec subtilité sur les ombres portées et les transparences, achèvent de plonger la salle dans une atmosphère à la fois fragile et grandiose.

Mais ce qui frappe le plus, au-delà de la prouesse technique, c’est l’incroyable respiration de l’ensemble. La pièce alterne des moments d’une douceur presque contemplative – un corps suspendu dans le vide, un duo d’une lenteur infinie – et des explosions collectives d’une énergie brute, où les 22

interprètes semblent pris dans une fièvre commune. On y sent battre un cœur humain, avec ses abîmes et ses élans, ses doutes et ses sursauts. Le « *monde flottant* » n'est pas ici un refuge nostalgique, mais un terrain d'action : on ne dérive pas, on lutte, on s'adapte, on invente.

En refermant cette soirée, on emporte avec soi une sensation étrange : celle d'avoir assisté à un acte de résistance joyeuse. **Sidi Larbi Cherkaoui** nous rappelle que l'incertitude n'est pas une fatalité, mais une matière à danser. Et avec cette troupe époustouflante de générosité et de précision, il transforme l'angoisse en poésie, le chaos en partition, la chute en élan. ***Ukiyo-e*** est pas un ouvrage qui vous prend, vous bouscule, vous soulève. Et l'on en sort, irrésistiblement, plus vivant…



CRITIQUE, danse. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 11 septembre 2023. « Ukiyo-e » par Sidi Larbi Cherkaoui et le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Crédit photographique (c) Grégory Batardon

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 26 janvier 2023. « L'Oiseau de feu » et « Le Sacre du Printemps » par Thierry Malandain et le MALANDAIN BALLET BIARRITZ

La Maison de la Danse de Lyon accueillait, le 26 janvier 2023, le Malandain Ballet Biarritz, avec vingt-deux interprètes d'une incroyable virtuosité. Il relevait un défi immense, celui de confronter deux monuments de la musique du XXe siècle, *L'Oiseau de feu* et *Le Sacre du Printemps* d'Igor Stravinski, en une seule et même représentation. Pari réussi avec une éclatante *maestria*, offrant au public lyonnais un voyage aux

deux pôles de l’âme humaine, du plus céleste au plus tellurique.

Le rideau s’ouvre sur *L’Oiseau de feu*, signé **Thierry Malandain**. Le fameux chorégraphe nous immerge dans son univers, fait d’épure et de spiritualité. Sa vision est claire : il ne s’agit plus d’un simple conte russe, mais d’une parabole de la lumière, d’un « passeur d’espoir » qui relie la terre au ciel, comme une figure christique ou franciscaine. Les costumes de **Jorge Gallardo**, soutanes sombres pour la masse en proie aux ténèbres et tunique flamboyante rouge et or pour l’oiseau, sculptent cet espace symbolique avec une force picturale saisissante.

Au cœur de cette création, une révélation : **Hugo Layer,** en Oiseau de feu. Sa danse est une incandescence. La grâce infinie de ses bras, l’ampleur de ses battements d’ailes, sa liberté de mouvement contrastent avec la mécanique prostrée de la communauté qu’il vient délivrer. Chaque porté, chaque dialogue chorégraphique avec les humains qu’il touche est d’une beauté rare, faisant de cette première partie un enchantement. C’est un spectacle d’une fluidité et d’une poésie qui captive et émerveille, porté par la musique de Stravinski que Malandain, par sa parfaite musicalité, sert avec une grande intelligence.

Puis, le basculement. Le sacré laisse place au *Sacre.* **Martin Harriague**, le jeune artiste associé de la compagnie, s’empare du monument de Nijinski avec une audace et une intelligence qui force le respect. Là où Malandain prend son envol, Harriague ancre sa danse dans la terre. Son introduction est une idée de génie : alors que résonne le célèbre thème du basson, une horde de danseurs semble s’extraire d’un piano, grouillant, rampant, libérant une énergie brute et primale. Vêtus de blanc, une couleur qui sublime leur gestuelle explosive, ils sont l’incarnation du vivant, de la nature qui

s’éveille dans toute sa puissance tellurique.

Martin Harriague ne cherche pas à reproduire le scandale de 1913, mais à en saisir l’essence : une célébration païenne du renouveau, une allégorie du cycle éternel de la vie et de la mort. Sa chorégraphie est une succession de tableaux vibrants : les affrontements de clans, les rondes hypnotiques, les corps qui se cambrent, se soulèvent, portés par les pulsations de la partition Le rituel sacrificiel est d’une violence contenue, d’une beauté tragique, culminant dans une apothéose où l’élue, après avoir été portée et désignée par la meute, s’élève vers la lumière.

Le contraste entre les deux pièces est saisissant, et c’est là toute la force de ce programme. La pureté aérienne de **Thierry Malandain** répond à la puissance tellurique d’Harriague, créant une soirée d’une densité artistique et émotionnelle impressionnante. Les deux chorégraphes, dans un lien de filiation évident, démontrent que les partitions de Stravinski, loin d’être figées dans le passé, sont des matières vivantes qui se renouvellent sans cesse pour notre plus grand plaisir. Le **Malandain Ballet Biarritz**, avec ce diptyque flamboyant, signe là un pur moment de grâce et de communion avec l’essence même de la danse.

CRITIQUE, danse. LYON, Maison de la Danse, le 26 janvier 2023. « L’Oiseau de feu » et « Le Sacre du Printemps » par Thierry Malandain et le MALANDAIN BALLET BIARRITZ. Crédit photographique (c) Droits réservés